

SINGULIERS

CHRISTOPHE CARLIER

SINGULIERS

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2015.

p. 9 : © 1974, Éditions Stock pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0992-3

*Pour Mercedes Deambrosis,
absolument*

«Chacun de nous semble avoir sans cesse quelque chose à faire, quelque chose qui n'aura lieu qu'une seule fois. Jamais plus. Rien n'est plus terrible que ce sentiment de l'immédiate fatalité.»

Virginia Woolf, *Les Vagues*, Stock, 1974.

Rencontre

Franck

Depuis quelques années déjà, je croise dans mon quartier des gens au visage exalté, au regard perdu, aux lèvres entrouvertes, qui semblent suivre au sol une ligne imaginaire. Ils parlent fort, sans qu'on comprenne toujours à qui ils s'adressent ni ce qu'ils veulent dire. Ils prononcent des mots sans suite. Souvent, ils expliquent où ils sont et décrivent avec un grand luxe de détails la rue où ils se trouvent, l'immeuble qui leur fait face. Leur comportement n'intrigue personne.

Ceux dont je parle et qui peuplent aujourd'hui les rues me permettent d'imaginer ce que sera l'homme futur, décisif et sûr de soi. Ils marchent sur le trottoir sans hésitation ni faux mouvement. Ils ont souvent un fil dans l'oreille. On ne croise jamais leur regard.

Je me souviens du moment, qui n'est pas si ancien, où je les ai vus pour la première fois. Je venais d'avoir trente ans. Cet anniversaire ne m'avait donné aucune nostalgie

particulière, même si je m'étais plu, en cette occasion, à rebattre les cartes de ma vie.

Pendant des années, j'avais interrogé le Sphinx, croyant percer l'énigme qui ferait de moi le roi de Thèbes. Je m'étais résolu ensuite à un statut plus ordinaire. Pourtant, chaque matin, j'apostrophais le ciel du regard. Le vol lourd des nuages me rassurait. Il me laissait croire que mon destin viendrait vers moi avec lenteur et que je disposais encore d'un peu de temps pour m'y préparer.

J'ai d'abord tenu l'apparition des hommes futurs pour le signe annonciateur d'une nouvelle ère à laquelle j'allais bientôt accéder. J'ai cru que l'un d'eux me ferait signe de rejoindre leur cohorte. Ils m'ont ignoré. Ils se sont multipliés sans se soucier de ma présence, et si vite que ma situation est devenue étrange. Ils en sont aujourd'hui à la troisième ou quatrième génération. Moi, je suis resté orphelin. Je n'ai pas de téléphone portable.



Un des premiers jours de janvier, vers onze heures du soir, j'ai croisé dans le métro quelqu'un que je n'avais pas revu depuis des années. « Croisé » n'est d'ailleurs pas le mot juste. Il est entré dans le wagon sans me voir et s'est adossé à la banquette en me tournant le dos. C'était suffisant pour que je le reconnaisse et que son prénom me revienne : Pierre-François.

J'ai eu tout le loisir d'avancer vers lui. Sans que je me l'explique, j'ai senti que, pour peu que je m'y emploie,

les minutes qui suivraient pourraient peser sur le cours de ma vie. En arrivant à sa hauteur, j'ai mis la main sur le bras de celui que j'avais vu monter. Je lui ai dit bonsoir. Je me suis tu quelques secondes pour lui laisser le temps de me reconnaître.

Certaines rencontres nous ménagent un rendez-vous avec nous-mêmes. En un instant, elles restituent toute la durée de la vie, que masque l'enchaînement des jours. C'est un moment insolite qu'il ne faut pas laisser passer. En croisant le regard de Pierre-François, j'ai cru reconnaître une stupeur pareille à la mienne, qui mêlait l'étonnement des retrouvailles à l'inquiétude de la confrontation. Ce qui nous unissait était peut-être moins un reste d'amitié ancienne que le sentiment commun du temps qui était passé.

Après un instant, il m'a dit – et sa voix me parvenait presque comme une voix intérieure – : « C'est curieux que je tombe sur toi, parce que... » Il avait une valise. Il m'a semblé non qu'il partait en voyage mais qu'il rentrait chez lui.

Nous avons compté : cela faisait douze ans que nous ne nous étions pas revus. Sur le moment, nous avons à peine eu le temps de parler. Nous n'avons pas échangé nos numéros de téléphone. Quand il est descendu sur le quai, je l'ai suivi des yeux avec une extrême attention.

En rentrant, je me suis couché mais j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir. Cette rencontre que je ne voulais pas croire sans signification et cette phrase en suspens – « C'est curieux que je tombe sur toi, parce que... » – me proposaient une énigme. Dans le noir, le Sphinx souriait.

J'ai fouillé dans mes affaires, à la recherche de photos de cette époque. La rencontre avec Pierre-François conduisait à une autre porte que j'ai hésité à entrouvrir. L'année de nos vingt ans, nous avions été liés par un début d'amitié. Puis, à quelques mois d'intervalle, nous avions tous deux aimé la même Coralie, que je n'avais jamais revue. C'était peut-être elle qu'il allait rejoindre ou qu'il venait de quitter, lorsque je l'avais croisé, une valise à la main.

Dans le tiroir, il y avait, à côté de photos anciennes, des cartes de vœux que j'avais conservées par superstition. Elles étaient signées de prénoms dont la plupart avaient cessé de m'être familiers. J'ai relu ces formules sacramentelles. Je me suis bercé de leur murmure et de leur grandiloquence. Des souhaits sincères brodés d'or, enrobés dans une formule heureuse. J'ai regardé ces images de ma vie passée en attendant le jour.



Pierre-François

Quand je suis rentré chez moi, j'ai allumé la télévision, comme je le fais toujours lorsque je suis seul. Pour moi, un poste éteint est comme une fenêtre close, rideaux tirés, par un temps clair. Les programmes saturés de sons et de couleurs imposent leur rythme à mes journées, comme le rêve me console, à lui seul, de l'obligation de rester chaque nuit allongé dans l'ombre pendant plusieurs heures.

Depuis des années, la vie des autres m'intéresse beaucoup plus que la mienne. Elle obéit à la cadence rapide du feuilleton, qui me captive. L'intermittence crée le mystère et même la poésie. Mon existence, en revanche, est vouée à la continuité, c'est-à-dire au sur-place. Je vis toujours la même journée, engluée dans un inévitable présent.

Ce soir, le fait de revoir Franck après des années m'a offert la chance inespérée d'une accélération brutale sur la ligne droite de ma vie. À l'écran, notre rencontre aurait été précédée d'un intertitre – « Douze ans plus tard » – ou d'un flou accompagné, selon la tonalité de la scène précédente, de trois traits de violon ou d'un tintement de clochettes.

L'épisode du métro était mal filmé, lumière terne, scénario balbutiant. Notre rencontre aurait mérité une mise en scène plus soignée.

Je m'arrangerai pour que nous nous revoyions dans un cadre moins désolant.



Franck

Pierre-François, qui avait facilement trouvé mon numéro, a téléphoné chez moi le lendemain. J'ai eu son message vers midi. Je l'ai rappelé. Nous sommes convenus de nous retrouver le soir même dans un café. Il devait aller au théâtre et me proposait de prendre un verre entre la sortie du bureau et l'heure de la représentation.